

REPRESENTATIONS DU CORPS  
DANS LA POESIE BAROQUE FRANÇAISE

---

**Plan de la séance**

1. Le spectacle de la chair
2. Corps sensuel, corps intime
3. Vanités

1. Louis d'Espinay SAINT-LUC, cité dans Dominique BOUHOURS, *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, Paris, Vve Sébastien Mabre-Cramoisy, 1687, p. 285-286.

Miroir peintre & portrait qui donne & qui reçois,  
Qui porte en tous lieux avec toy mon image,  
Qui peut tout exprimer, excepté le langage,  
Et pour estre animé n'as besoin que de voix :

Tu peux seul me montrer, quand chez toy je me vois,  
Toutes mes passions peintes sur mon visage :  
Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon âge,  
Et dans leurs changemens jamais ne te deçois.

Les mains d'un artisan au labeur obstinées,  
D'un pénible travail font en plusieurs années  
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.

Mais toy, peintre brillant, d'un art inimitable,  
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant  
Qui ressemble toûjours, & n'est jamais semblable.

A peine de ce trait le chasseur est touché,  
Qu'il est subitement à luy-mesme arraché.  
Une secrette main luy change le visage ;  
Obscurcit sa raison, la remplit de nuage ;  
Met la discorde entr'elle & les sens de son corps,  
Altere leur figure, en lasche les ressorts,  
Fait perdre à chaque membre & sa forme & sa place,  
Et renverse l'esprit au dessous de la masse.  
A cét evenement il est saisi d'effroy ;  
A chaque pas qu'il fait, il s'éloigne de soy :  
Tantost une couleur de sa forme premiere,  
Tantost une figure eschappe à la matiere.  
Ce qui devant fut mol, se presse & s'endurcit ;  
Ce qui fut prompt & clair se charge & s'obscurcit.  
Ces beaux reptiles d'or, cette subtile tresse,  
Qui flotoit sur son front, se roidit & se dresse ;  
Ces precieux liens où pendoient tant d'esprits,  
Ces rets où chaque jour tant de cœurs estoient pris,  
Changez en deux rameaux, deviennent sur sa teste,  
D'un ornement humain, une armure de beste.  
Un poil rude & crasseux s'enracine en sa peau,

Et sur son nouveau corps, fait un habit nouveau.  
La peur lui monte au cœur, & se met à la place,  
Qu'y tenoit le courage & l'amour de la chasse. [...]  
Tandis que sans mourir, son ame pert son corps ;  
Qu'il se trouble au-dedans, & fait tant qu'il arrive,  
Jusques au bord du fleuve, où panché sur la rive,  
Luy mesme sans couleur, fait sur le fonds de l'eau,  
De sa tragique histoire un liquide tableau.  
D'abord espouventé de cét objet sauvage,  
Il se voit & se cherche en sa nouvelle image :  
Il se prend pour un autre, & ne sçauroit juger,  
De quel endroit de l'onde est ce Monstre estrange ;  
Ny si quelque Demon pour troubler la Nature,  
Dans le fleuve a formé cette énorme figure.  
Les signes trop certains de son mal se font voir  
Sur le fonds incertain de ce coulant miroir.  
Des restes de cheveux qui tiennent à ses cornes,  
Son visage velu, ses yeux tristes & mornes,  
Et sous son front caché ont encor quelque trait,  
Qui tient à la matiere, & la quitte à regret :  
Comme fait sur le soir quand la nuit est venuë,  
L'ombre du jour passé qui s'esteint dans la nuë.

3. François SCALION DE VIRBLUNEAU, *Les loyales et pudicques Amours*, Paris, Jamet Mettayer, 1599, p. 82.

Gentil tertre eslevé de ta blanche poitrine,  
Tetin bien arrondy, je sçay bien sur ma foy,  
Que tu as bien raison de te plaindre de moy,  
Qui n'ay onc contemplé ta blancheur yvoirine.

Tetin chevet d'amour, dont la rondeur poupine,  
Esveille l'appetit d'un doux je ne sçay quoy,  
Permits sans te cacher qu'en m'approchant de toy,  
Je gouste le plaisir de ta grace divine,

Portant envie à l'œil & à la bouche aussi,  
Tu ne dois te cacher dessous ton voile ainsi,  
De peur que ton amy secrettement te touche,

Pource descouvre nous tes louables tresors,  
Ouvre les, affetté, & tu seras alors,  
Ainsi favorisé que l'œil & que la bouche.

4. Théodore Agrippa d'AUBIGNE, cité dans Jean ROUSSET, *Anthologie de la poésie baroque française*, Paris, Armand Colin, 1961, vol. 2, p. 111.

J'ouvre mon estommac, une tumbé sanglante  
De maux enseveliz ; pour Dieu, tourne tes yeux,  
Diane, et voy au fons mon cueur party en deux,  
Et mes poumons gravez d'une ardeur violente,

Voy mon sang escumeux tout noiricy par la flamme,  
Mes os secs de langueurs en pitoyable point,  
Mais considere aussi ce que tu ne vois point,  
Le reste des malheurs qui sacagent mon ame.

Tu me brusles et au four de ma flame meurtriere  
Tu chauffes ta froideur ; tes délicates mains  
Atizent mon brasier et tes yeux inhumains  
Pleurent, non de pitié, mais flambantz de cholere.

A ce feu devorant de ton yre alumée  
Ton œil enflé gemist, tu pleures à ma mort,  
Mais ce n'est pas mon mal qui te deplaist si fort ;  
Rien n'attendrit tes yeux que mon aigre fumée.

Au moins après ma fin que ton ame apaisée  
Bruslant le cueur, le cors, hostie à ton courroux,  
Prenne sur mon esprit un supplice plus doux,  
Etant d'yre en ma vie en un coup espuisée.

5. Jacques Vallée DES BARREAUX, cité dans Marie-Françoise BAVEREL-CROISSANT, La vie et les œuvres de Jacques Vallée des Barreaux (1599-1673), Paris, Honoré Champion, 2001, p. 270.

### SONNET

Maistre sans contredit de ce globe habité,  
Ayant assujetty toute autre créature,  
C'est l'Homme qui fait voir, en sa noble figure,  
Un précieux éclat de gloire et dignité.

Mais ne nous flatons point et disons vérité,  
Cet animal formé d'admirable structure,  
Ce petit Roytelet de toute la nature,  
Ce chef-d'œuvre dernier de la Divinité.

Que fait cet Homme ayant la raison pour partage,  
Et qui du Dieu vivant est la vivante image ?  
Toujours moucher, cracher, eternüer, tousser,

Se lever, se coucher, dormir, manger et boire,  
Et puis roter, dormir, peter, chier, pisser :  
O ! le brave animal que l'Homme, ô voire, voire.

6. Jean-Baptiste CHASSIGNET, Le mespris de la vie et consolation contre la mort, H.-J. Lope (éd.), Genève, Droz, 1967, p. 159-160.

MORTEL, pense quel est dessous la couverture  
D'un charnier mortuaire un cors mangé de vers,  
Descharné, desnervé, où les os descouvers,  
Depoulpez, desnouez, delaissent leur jointure ;

Icy l'une des mains tombe de pourriture,  
Les yeus d'autre costé destournez à l'envers  
Se distillent en glaire, et les muscles divers  
Servent aux vers goulus d'ordinaire pasture.

Le ventre deschiré cornant de puanteur  
Infecte l'air voisin de mauvaise senteur,  
Et le né my-rongé difforme le visage ;

Puis connoissant l'estat de ta fragilité,  
Fonde en DIEU seulement, estimant vanité  
Tout ce qui ne te rend plus sçavant et plus sage.

## BIBLIOGRAPHIE

- CARTRON, Maxime, *L'invention du baroque*, Paris, Classiques Garnier, 2021.
- CHEDOZEAU, Bernard, *Le Baroque*, Paris, Nathan, « Nathan-université », 1989.
- CLEMENT, Michèle, *Une poétique de crise : poètes baroques et mystiques (1570-1660)*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », 1996.
- FUMAROLI, Marc, *L'Âge de l'éloquence. Rhétorique et « res litteraria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève-Paris, Droz-Champion, 1980.
- GENETTE, Gérard, « L'univers réversible », *Figures*, Paris, Seuil, « Tel Quel », 1966, pp. 9-20.
- HERSANT, Yves, *La métaphore baroque. D'Aristote à Tesaurus*, Paris, Seuil, « Points essais », 2001.
- MATHIEU-CASTELLANI, Gisèle, *Eros baroque. Anthologie thématique de la poésie amoureuse*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1979.
- NIDERST, Alain, *La Poésie de l'âge baroque, 1598-1660*, Paris, Robert Laffont, 2005.
- ROUSSET, Jean, *La littérature de l'âge baroque en France. Circé et le paon*, Paris, José Corti, 1953.
- ROUSSET, Jean, *Dernier regard sur le baroque*, Paris, José Corti, « Les essais », 1998.
- VUILLEMIN, Jean-Claude, *Épistémè baroque. Le mot et la chose*, Paris, Hermann, « Savoir Lettres », 2013.